

Présentation de *Les formations du psychanalyste*, d'Annie Tardits¹

Je remercie tout d'abord Annie Tardits pour son livre *Les formations du psychanalyste*, dont l'actualité, la richesse et la rigueur de construction ont pour effet de mettre au travail le lecteur et de mettre à la question un certain nombre d'idées reçues dans notre champ ; ainsi, par exemple, le dire, « mal entendu », de Lacan en 1973 : « Il n'y a pas de formation psychanalytique. Il n'y a que des formations de l'inconscient », entendu comme le fait qu'il n'y aurait pas de formation du psychanalyste, soit que la cure y suffirait (p. 8).

Or, Lacan a toujours affirmé avoir voué sa vie et son enseignement à cette question de la formation du psychanalyste.

Il n'y a pas de formation psychanalytique au sens d'une formation professionnelle, il n'y a pas de diplôme, pas de « cursus » préétabli, réglementé, pas de reconnaissance possible des pouvoirs publics, pas de garantie absolue, etc. Le champ de la psychanalyse est singulier et spécifique, nous y reviendrons. Quelle logique de formation y convient-elle ?

Autre idée reçue, celle qui consiste à penser que Lacan a opéré une coupure décisive par rapport à cette question, avec la « Proposition de 1967 » : il y aurait la formation d'avant Lacan, et celle de Lacan, après 1967, en particulier.

Le livre d'Annie Tardits balaie ces préjugés et fait l'hypothèse, au contraire, que Lacan a opéré, dans le champ de la formation aussi, un *retour à Freud*, et a réalisé l'institution d'une psychanalyse à caractère profane (une école, des dispositifs de formation).

Ce livre est né d'une urgence subjective à déclarer la *spécificité de la psychanalyse* et de sa pratique et à analyser les implications, pour la formation du psychanalyste, de son caractère *profane*². Il construit la formation comme question.

Par association d'idées, il m'est venu qu'une des lectures possibles de ce livre pouvait prendre en compte le « temps logique du sujet » élaboré par Lacan avec le sophisme des trois prisonniers³.

¹ Annie Tardits, *Les formations du psychanalyste*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2000. Les numéros de page indiqués entre parenthèses dans le texte renvoient au livre d'Annie Tardits. Intervention faite le 28 septembre 2002 à Nîmes.

² Profane : étymologiquement, « en dehors du temple », dans le texte de Freud non médical.

³ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197.

L'instant de voir

Il se constituerait ainsi :

- l'effet de trou, de réel qu'ont produit la dissolution de l'E.F.P., puis la mort de Lacan ;
- le trou produit par la scission qui, en deux temps, a séparé Lacan de l'I.P.A., en 1953, puis en 1964, avec ce que Lacan appellera « l'excommunication », lorsqu'il est rayé de la liste des didacticiens ;
- le réel du moment social qui a déterminé les différentes logiques de formation : celle de la S.F.P., celle mise en place par Lacan ;
- le réel des deux guerres : celle de 1914-1918, avec la mise à jour de la névrose traumatique, contemporaine des avancées théoriques de Freud sur la réaction thérapeutique négative, la pulsion de mort et la répétition ;
- le réel en jeu dans l'expérience : Lacan tentera de mettre en place un dispositif qui prenne en compte ce réel, cette place vide, au cœur de la structure psychique, ce manque à savoir dont les dispositifs du cartel et de la passe pourront recueillir le témoignage ;
- l'impossible de la formation pour Freud, la psychanalyse étant selon lui l'une des trois professions qu'il qualifie d' « impossibles » ;
- l'urgence à déclarer la spécificité de la psychanalyse devant le risque qu'elle soit mise à mal par les pouvoirs publics, c'est-à-dire qu'elle soit incluse dans le champ des psychothérapies, alors que le rapport paradoxal qu'elle entretient avec la thérapeutique nécessite qu'elle n'y soit pas incluse.

Le temps pour comprendre

– le *savoir opératoire* en psychanalyse, constitué du *nouage* entre le savoir qui se construit dans la cure (avec le *savoir inconscient*, savoir de l'expérience du transfert, savoir de la *cause [objet-cause]*, et les *résistances inhérentes à l'objet* même, à la structure de l'inconscient et à ses effets de méconnaissance), avec le *savoir de la doctrine*, le savoir théorique élaboré par Freud puis par Lacan et le *savoir de la clinique* et ses effets d'enseignement ;

– le *nouage spécifique* en psychanalyse entre le savoir et l'expérience : nouage dévoilé par Freud, puis par Lacan, nouage qui va déterminer la méthode instaurée par Freud ;

– la spécificité de la méthode, de son objet, du savoir en cause, intriqué aux autres formes de savoir, de la technique et de la praxis ;

– l'importance de la question de la *finalité de la cure* : « correction après-coup du processus du refoulement », pour Freud, analyse du transfert et destitution subjective, pour Lacan ;

– l'origine des crises et des scissions à propos de logiques de formation différentes : dans les années 1920, déjà, avec l'Institut de Berlin, modèle officiel pour la formation des analystes, en 1965, avec la fondation de l'École freudienne de Paris, le poids des enjeux de pouvoir et de politique, la *méconnaissance*, les effets de la résistance à l'objet même de la psychanalyse des élèves de Freud, à ses avancées théoriques qui ont déterminé le clivage entre la thérapeutique et la didactique et ses effets de non-reconnaissance d'une psychanalyse profane ;

– l'importance des *enjeux théoriques* et *cliniques* qui ont déterminé les prises de position de Freud en 1926 avec la question de l'analyse profane, puis celles de Lacan, avec la fondation de l'E.F.P. en 1964, puis la « Proposition de 1967 », le tissage de quelques signifiants autour du trou produit par la scission de Lacan d'avec l'I.P.A. : faut-il, et comment, instituer la formation du psychanalyste ?

– l'importance du moment historique et social dans lequel cette question s'est posée, d'abord avec la guerre de 1914-1918, qui, paradoxalement, a vu la reconnaissance officielle de la psychanalyse, avec le traitement des névroses traumatiques et en même temps a contribué au début du clivage entre la psychanalyse thérapeutique et la psychanalyse didactique ; puis avec celle de 1939-1945 et le réel de la Shoah dont nous n'avons peut-être pas encore mesuré tous les effets ;

– les logiques de formations mises en place par Lacan comme manière de répondre à l'impossible de la « profession ».

Le moment de conclure

Il se constitue du retour à Freud de Lacan et de l'urgence à déclarer la spécificité de la psychanalyse.

Interrogée par le style de ce livre, par le bout de subjectivité, les trouvailles dont il témoigne, il m'est venu, par association d'idées, en suivant les conseils que Freud donnait à ses élèves lors des soirées du Mercredi, que c'était peut-être d'une position de passant qu'Annie Tardits conviait le lecteur à une position de passeur, de témoin d'un désir de savoir. C'est de cette position, me semble-t-il, qu'elle a interrogé certaines idées reçues, « forcé » le savoir au sujet de cette question, par une lecture, comme dans une analyse, des signifiants majeurs d'une histoire méconnue, dans ce lieu entre science et fiction « pour construire la vérité d'un commencement nécessairement perdu », à partir d'une position de non-savoir, de questionnement, d'étonnement, de suspicion (par rapport aux idées reçues), suspicion dont la logique est fondée sur la notion absolue de la différence.

Ce livre n'opère-t-il pas, comme dans le dispositif de la passe, un double mouvement de nouage entre une *objectivation du savoir* – le temps pour comprendre le savoir de la doctrine, le savoir référentiel, les événements de l'histoire du mouvement analytique, la lecture des signifiants majeurs de cette question – et une *subjectivation du savoir inconscient* ouvrant aux questions, à partir d'une position de non-savoir, d'un manque à savoir dont la place dans la structure psychique est centrale.

Une des questions posées par ce livre, dont la lecture nécessite « d'y mettre du nôtre », est celle de la transmission, pour la formation, de l'intrication du savoir et de l'expérience. Questions, avec d'autres, dont la difficulté tient, me semble-t-il, à ce qu'elles sont nouées entre elles borroméennement.

Ce qui se lit dans cet ouvrage est le *désir décidé de Freud*, un désir de savoir, en raison de son courage indéfectible pour la « vérité », courage qui va le conduire à rencontrer « le caractère acéphale du sujet » (cf. « Le rêve de l'injection faite à Irma »), en dépit des résistances inhérentes à l'objet même de la psychanalyse, résistances qui appartiennent « normalement » au psychisme, dit Freud.

Ce sur quoi il ne cédera jamais, et Lacan après lui, est la spécificité de la psychanalyse et de son objet, le nouage entre les effets thérapeutiques, la recherche et l'enseignement, le savoir et l'expérience.

Comment cela peut-il se transmettre?

La correspondance entre Lou Andreas-Salomé et Freud témoigne de ce que pouvait être la formation d'un analyste avant sa réglementation et de l'importance d'un noyau théorique essentiel.

Elle rend compte également de la *position de chercheur de Freud* : position subjective laissant la place d'un écart, d'un non-savoir dans son élaboration théorique, position de chercheur par excellence, rencontre avec une science « en devenir » au départ du « psychanalyser ».

L'objet cause est perdu de structure, depuis toujours.

Elle a l'intuition qu'en psychanalyse, nous ne connaissons, Freud précise « sur notre corps et sur notre âme », que ce dont « nous faisons l'expérience et la résistance est pour chacun au cœur de cette expérience (p. 16) ».

La psychanalyse progresse *avec* cette résistance, dans la cure, dans le transfert, dans le rapport à la doctrine. Il y a donc intrication entre expérience et savoir.

La spécificité de la méthode instaurée par Freud est celle de l'association dite libre : « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit sans chercher à mettre de côté, de façon à extraire du minerai des idées fortuites le pur métal des pensées refoulées. » Cette règle permet que, dans la cure, dans le transfert, se manifestent les formations de l'inconscient, les résistances.

Freud recommandait l'usage de cette méthode à ses élèves, aussi bien dans le rapport à la doctrine que dans les réunions de travail telle « la réunion du mercredi », faisant de cette position à la fois d'élève et de patient la condition de la formation de l'analyste.

Freud fait valoir la spécificité de cette méthode, qui procède à la façon dont travaille le sculpteur, *per via di levare*, en tentant d'extirper la signification des symptômes morbides, malgré la résistance du malade qui s'accroche à la maladie. « Découvrir l'inconscient se réalise en pénétrant au cœur du conflit psychique, *malgré et avec* la résistance continue du patient (p. 54). »

C'est parce qu'elle s'affronte à cette résistance que la méthode analytique agit au plus profond et transforme le « malade », dans un rapport subtil entre recherche et thérapeutique.

Ce qui est passionnant, dans ce livre, est la lecture faite des résistances inhérentes à l'objet même de la psychanalyse, à la doctrine, aux avancées théoriques de Freud, ayant pour effet des scissions dans le mouvement analytique dès 1914 – scission d'avec Jung au sujet des notions essentielles d'inconscient, de refoulement –, scissions dans le mouvement analytique en 1920 à propos des avancées théoriques de Freud – la mise à jour de la pulsion de mort, de la réaction thérapeutique négative –, à propos du texte de 1926 sur *La question de l'analyse profane*, texte courageux à propos duquel, pourtant, Freud sera désavoué par la plupart de ses collègues.

Annie Tardits souligne combien les résistances à la doctrine, de la part des élèves de Freud, et la méconnaissance ont eu pour effet un *clivage* dans la formation entre l'analyse thérapeutique et l'analyse didactique.

C'est à partir de points de butée théoriques, d'une impasse, d'un forçage du savoir inconscient et du savoir clinique que Freud élaborera en 1920 les notions de pulsion de mort, de répétition et de réaction thérapeutique négative.

Ces notions, ainsi que, pour certains, « le chiffon rouge du facteur sexuel (p. 30) » dans l'étiologie de la névrose, vont alimenter de fortes résistances qui détermineront une logique de formation institutionnelle sur le

modèle de la psychologie des foules (cf. la formation des psychanalystes à l'Institut de Berlin en 1918-1920).

Freud a pour souci (dans une lettre à Ferenczi, il nomme la psychanalyse « l'enfant de tous mes soucis [p. 28] ») de préserver le noyau essentiel de la psychanalyse, « l'or pur », la prise en compte dans la pratique de l'*inconscient*, de la *libido*, du *transfert*.

Il n'a jamais cédé sur ce point.

C'est le *savoir théorique doctrinal* qui détermine la pratique analytique, même s'il acceptait, comme l'avait préconisé Ferenczi, d'imaginer un alliage avec d'autres métaux pour traiter un plus grand nombre de patients, années utopiques d'une thérapie de masse.

Cette visée thérapeutique préconisée par ses élèves va cliver l'analyse thérapeutique et l'analyse didactique.

Peu à peu, la « profession » va devenir standardisée, réglementée, institutionnalisée, clivant deux types de formation : l'*analyse didactique*, réservée aux médecins, et l'*analyse thérapeutique*, accessible aux profanes.

Annie Tardits interroge ce clivage institué entre la thérapeutique et la didactique. Ce clivage, intriqué avec la question de l'analyse profane, procède d'une méconnaissance de la spécificité de la psychanalyse dans son rapport au savoir et à la thérapeutique, et de la spécificité de la névrose dans son rapport au savoir du réel du sexuel.

L'impasse d'un tel clivage apparut assez vite : quid de l'analyse de la névrose de transfert attendue de la cure, de la fin de l'analyse ?

La logique de formation du modèle berlinois est que la psychanalyse est une thérapie, et donc l'affaire des médecins. La dimension de la névrose de transfert est méconnue dans cette logique-là.

Freud disait en effet, en 1915, que l'analyse du « cas Dora » lui avait enseigné la dynamique du transfert et son maniement, la mise en action où doit se rejouer pour le sujet le rapport à ses objets et au savoir, donc son rapport à la « vérité ».

En 1915, dans les écrits dits « techniques », Freud insiste sur le fait que l'analyste doit traiter la névrose de transfert, « cette tranche de vie 'réelle', intermédiaire entre la maladie et la vie réelle (p. 57) ».

En distinguant l'analyse didactique de l'analyse thérapeutique, l'on ne permet pas au futur analyste de faire l'expérience de la névrose de transfert, expérience qu'il devra pourtant supporter pour un autre, déniait ainsi la spécificité de la psychanalyse.

« Je veux être sûr que la thérapie sera empêchée d'abattre la science (p. 69). » Ce cri de Freud, en 1926, dans la postface de *La question de l'analyse profane*, situe bien les enjeux qui étaient les siens.

Ce texte a l'ambition de montrer ce qu'est une analyse, tout ce qu'elle exige de l'analyste, et les relations entre psychanalyse et médecine. Il se présente

sous la forme d'un dialogue avec un interlocuteur impartial, qui condense l'analyste médecin et un scientifique responsable de la santé publique.

Ce dialogue est une façon d'avancer avec la résistance à la psychanalyse, en prenant appui sur elle, comme dans une cure. C'est la voie que choisit Freud pour enseigner ce que doit savoir, et comment il peut l'apprendre, un psychanalyste pour « traiter » les patients névrosés.

Pour Freud, « n'est plus profane, qu'il soit médecin ou pas, celui qui est formé à la psychanalyse, c'est-à-dire au ressort du transfert, à la technique de son maniement, au temps qu'il faut pour entendre, à une manière de faire avec la résistance (p. 58) ».

« La tâche la plus ardue, poursuit Freud, est celle du maniement du transfert, à la différence des autres procédés de thérapies, en raison d'un inconscient et tenace sentiment de culpabilité et de ses effets d'opposition à la guérison. » Thérapie paradoxale où il faut transformer « un état de maladie » par un autre : « Transformer, dit Freud, une névrose de n'importe quel contenu en un état amoureux morbide, il faut donc en passer par la névrose de transfert pour corriger les premiers refoulements et la répétition : cela seul mérite le nom d'analyse (p. 74-75). »

En quoi Lacan a-t-il opéré un retour à Freud ?

Ce livre articule et répond de façon très rigoureuse à cette question.

Lacan prend position au regard d'une logique de formation qui « ne soit point menteuse », en soulignant que la fonction d'une analyse n'est pas thérapeutique, même si la cure a des effets thérapeutiques indubitables, en soulignant donc que le profane peut l'exercer.

Il soutient déjà le nouage entre savoir et expérience dans un texte de 1949, dans lequel il tente d'atténuer, voire d'abolir, le clivage entre analyse thérapeutique et analyse didactique, à l'I.P.A.

Pour Lacan comme pour Freud, la question de la formation est une question doctrinale : c'est le savoir de la doctrine, celui de la fin de la cure, qui vont déterminer une logique de formation, c'est la visée singulière de résolution du transfert qui différencie psychanalyse et psychothérapie, et donc leur position envers la théorisation de la fin de la cure.

Lacan a souhaité inscrire cette pratique dans l'institution voulue par Freud pour abriter sa doctrine. Il a répugné à la scission de 1953 et a soutenu l'affiliation de la Société freudienne de Paris.

Dès le départ, il a récusé le clivage qui existait entre psychanalyse thérapeutique et psychanalyse didactique. Il ne s'est pas soumis au règlement qui interdisait à ses analysants l'accès à son enseignement.

Sa radiation, en 1964, touche son être de sujet, l'atteint comme psychanalyste, dans sa pratique et dans son lien à la communauté. Parler d' « excommunication » est juste.

Lacan choisit de poursuivre sa tâche de formation, « tâche en progrès », inséparable de son retour à l'orthodoxie freudienne. Le 21 juin 1964, à l'issue de son séminaire sur les concepts qui fondent la psychanalyse, Lacan fonde, seul, l'École freudienne de Paris.

L'« Acte de fondation » inscrit de manière institutionnelle les conséquences de son retour à Freud en matière de formation, en défaisant les clivages entre recherche et enseignement tels qu'ils étaient institués à la Société psychanalytique de Paris.

L'E.F.P. est constituée de trois sections qui réunissent les deux objectifs, de travail et de formation, parallèlement au partage opéré par Freud en 1926, tentant de défaire le clivage institué puis standardisé à Berlin :

– *1^{ère} section, dite de « psychanalyse pure »*, soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, correspondant, avec la pratique du contrôle, au nouage entre guérir et chercher. Cette section inclut donc pratique et doctrine de la psychanalyse, réduites à une seule conformément au dire de Freud : « Le trait le plus noble et le plus réjouissant du travail analytique est le gain scientifique ; ce que l'on y découvre, ce que l'on y apprend, le savoir qui s'y construit, pour l'analyste, pour l'analysant. »

Ce trait, le savoir qui se construit dans la cure, fait que l'analyse est didactique en tant que telle.

– *2^{ème} section, dite de « psychanalyse appliquée »*, dont l'objet est une critique des indications de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. Freud différenciait à Budapest « l'or pur » de la psychanalyse et la nécessité des alliages dans son application thérapeutique. Lacan différencie ces deux dimensions sans distinguer deux types d'analyse. En 1949, Lacan employait le terme de « technique pure » ; il soutient que la qualification médicale n'est pas exigée pour s'engager dans une analyse qui pourra déboucher sur la formation d'un psychanalyste.

Pour la première fois, une institution se propose de soutenir radicalement la psychanalyse comme profane.

– *3^{ème} section, dite de « recensement du champ freudien »* et qui articule la psychanalyse aux sciences affines. Le but est que la psychanalyse soit reconnue comme une science. La psychanalyse, articulant le sujet au savoir par son mode propre de traiter la théorie, doit pouvoir s'adresser à ces sciences aussi, pratiques de la lettre auxquelles Freud avait adjoint mythologie, littérature...

La logique de la nouvelle formation permet de suivre à la lettre la distribution opérée par les trois sections de l'E.F.P., qui nouent savoir de l'expérience, recherche et formation.

Aussi bien pour Freud que pour Lacan, les résistances à l'égard de la technique (pour Lacan, la question des séances à durée variables) et de la théorie

(la névrose de transfert pour Freud) ont provoqué un rejet de leur élaboration théorique et l'ont faite « rebut » par sa position au regard de la « Vérité ».

Lacan tentera de préserver l'École des écueils de l'organisation de l'institution analytique sur le modèle de l'Église ou de l'armée, et de celui de l'incarnation d'un leader mis en place d'idéal, comme c'était le cas à l'Institut de Berlin.

Il n'y a de formation de l'analyste que de l'analyse du transfert et de sa désupposition de savoir en fin de cure.

Lacan met en place deux dispositifs d'école, le cartel et la passe, pour pallier ces écueils. Le désir et le savoir entretiennent des rapports paradoxaux qui ne sont pas sans effets dans l'institution. En retour, l'institution peut faire obstacle à leur traitement. Les dispositifs du cartel et de la passe ont, eux aussi, des fins de formation.

La formation proposée par Lacan et les dispositifs d'école articulent la cure et le savoir inconscient qui s'y déchiffre, le cartel met au travail l'articulation des savoirs textuel et référentiel, la passe, dispositif dont « le réel touche au réel », traite le passage du psychanalysant au psychanalyste.

Les qualifications d'A.M.E. et d'A.E., deux dimensions de la formation de l'analyste, l'une du côté de la généalogie, de la filiation, l'autre du côté du réel de l'acte relèvent du choix de l'analyste.

Pour conclure, je voudrais souligner l'encouragement fait, à la fin de cet ouvrage, à la tolérance et au lien social entre analystes, quelle que soit la logique de formation choisie par rapport aux deux bords dégagés, l'encouragement à « se reconnaître partenaires de ceux qui s'inscrivent de l'autre côté », sans idéaliser l'une ou l'autre position.

Le discours de l'analyste, conceptualisé par Lacan, est solidaire des autres discours, et non antinomique, puisque les discours « tournent ». Le discours de l'analyste comme lien social entre analystes, c'est ce dont, me semble-t-il, ce livre témoigne par son style.